Marie Lopez, « William Butler Yeats : esquisse biographique », *Biography Society* (20 juin 2020), http://biographysociety.org/2020/06/20/william-butler-yeats-esquisse-biographique/.

William Butler Yeats : squisse biographique

T. S. Eliot disait que l'imaginaire d'un poète « provient de toute l'accumulation sensible depuis son plus jeune âge »[1]. Nombreux critiques littéraires partagent le même avis en ce qui concerne la production poétique de W. B. Yeats. Le poète, lors de ses premiers pas dans la cour du *joy* et de la rime, a connu une révolution romantique profondément inspirée par ses mésaventures amoureuses et ses idéaux de patriote. Mais ce romantisme s'est progressivement habillé d'un symbolisme et d'un modernisme prononcés. Le 13 juin 1865 à Sandymount est né William Butler Yeats, fils du peintre irlandais John Butler Yeats et de Susan Pollexfen. John a une activité professionnelle soutenue et établit son foyer familial à Londres, afin d'assurer une vie confortable à sa femme et ses enfants. La famille voit alors l'éducation de ses enfants entrecroisées de voyages entre Dublin et Londres. Il faut également noter que, durant la plus grande partie de son enfance, W. B. Yeats a grandi chez les Pollexfen dans le comté de Sligo où, inconsciemment, le jeune homme retient une immense empreinte culturelle dans sa personnalité de poète. Il y avait donc un grand contraste entre ces deux univers, entre paysannerie et aristocratie, entre l'ouest primitif et la jungle cosmopolite. Un contraste tout simplement inspirant pour le jeune garçon.

> On ne met pas son passé dans sa poche ; il faut avoir une maison pour l'y ranger »[2] disait Sartre. Et cette maisonnée des Yeats abritait uniquement des artistes : son père, John, a voué sa vie à la peinture de portraits et de paysages. William était l'aîné, suivi de Susan Mary (ou Lily), Elizabeth (ou Lolly) et enfin Jack. William Butler Yeats est devenu un poète émérite, sa sœur Lily était une brodeuse également associée au *Celtic Revival*, sa seconde sœur Elizabeth était une éditrice et professeur d'arts, et enfin Jack Butler Yeats, le fils cadet, a suivi les traces de son père dans la peinture abstraite. Chacun a été motivé par la forte présence artistique d'un modèle paternel « influencé par le mouvement préraphaélite[3].

Susan prit la décision de vivre — autant qu'elle en avait l'opportunité — auprès de son père William Pollexfen dans le comté de Sligo. Les enfants se trouvaient ainsi en immersion totale dans la campagne irlandaise. W. B. Yeats a été « profondément affecté par les paysages de l'Ouest irlandais »[4] comme en témoigne sa poésie. Il raconte d'ailleurs ses nombreux séjours auprès de son grand-père dans

---

[1] T. S. Eliot, *The Use of Poetry and the Use of Criticism*, Harvard University Press, 1986, p. 34.
[2] Jean-Paul Sartre, *La nausée*, Gallimard, 1938, p. 96.
[3] William Butler Yeats, *Autobiographies*, Macmillan, 1955, p. 44.
[4] James McGuire, *Dictionary of Irish Biography*, Cambridge University Press, 2009, p. 257.

son autobiographie[5] et à quel point son enfance a été façonnée par ses histoires aux confins des contrées irlandaises. Le jeune Yeats est encore innocent, naïf et pourtant il se construit progressivement une remarquable identité de poète. Jusqu'à ses seize ans, le poète en devenir habite à Londres chez son père et retourne occasionnellement en Irlande. Âgé de dix-huit ans, il revient de manière quasi-permanente à Dublin et refuse les prestigieux diplômes de Trinity College University afin de s'établir une réputation à la *Dublin Metropolitan School of Art*. Dès son arrivée, il assiste aux conférences d'Oscar Wilde qui deviendra très rapidement un de ses plus grands modèles littéraires, aux côtés de Shelley et Blake. De 1884 à 1886, Yeats est un étudiant épanoui. Alors qu'il est encore à l'université, il publie ses premiers poèmes à vingt ans dans le *Dublin University Review*. La même année, influencé par Helena Blavatsky, le poète se laisse tenter par son mysticisme et fonde sa propre société hermétique à Dublin. Il y invite d'ailleurs le poète George W. Russell plus connu sous le nom de AE. La vie dublinoise de W. B. Yeats est féconde, essentiellement basée sur ses études universitaires et ses rencontres. Il fait également la connaissance mémorable de William Morris, l'un des derniers membres de la confrérie préraphaélite, et de John O'Leary, homme politique qui deviendra un ami proche.

C'est donc au début des années 1890 que W. B. Yeats commence à se forger une opinion guidée par l'onirisme de Blake et la théosophie, loin des pensées de son père : « WBY est en train de se construire »[6]. Le spiritisme de Yeats prévaut sur les idées rationnelles de son père. Très rapidement, W. B. Yeats devient membre de plusieurs sociétés théosophiques et hermétiques, notamment celle de Madame Blavatsky, l'Ordre de l'Aube dorée. Les nombreux échanges ésotériques ont créé une nouvelle image dans son travail de création poétique, des images qui ont pu s'ancrer dans une forme neuve d'interprétation des éléments du réel. C'est ainsi qu'il publie son premier recueil de poèmes en 1889 intitulé *Crossways* et donne un avant-goût prononcé de ses prochains poèmes : nationalisme, spiritualisme et romantisme. Mais c'est l'Irlande qui occupe une place centrale dans la littérature engagée de Yeats, dans cette période historique de marche vers l'indépendance. Les années qui suivent sont fécondes en rencontres. La mention précédente à John O'Leary est cruciale puisqu'il a été le principal intermédiaire à la romance la plus connue du pays : celle de Yeats et Maud Gonne. C'était « l'hécatombe de mon existence »[7] (*the troubling of my life*). Jusqu'en 1900, Yeats publie très peu et souhaite se

[5] Son œuvre autobiographique, *Autobiographies* nous plonge dans sa vie la plus intime.
[6] Archibald, Douglas N. « Father and Son: John Butler and William Butler Yeats. » *The Massachusetts Review*, vol. 15, no. 3, 1974, pp. 481–501.
[7] Deirdre Toomey, *Yeats and Women*, Londres, Macmillan, 1997, p. 10.

concentrer sur la construction d'un idéal symbolique personnel et national. Il s'ouvre en conséquence à de nouvelles pratiques et de nouvelles rencontres. Il passe ainsi beaucoup plus de temps à Londres, ce qui lui permet de se construire un nouveau réseau d'écrivains et philosophes, mais aussi de se joindre à des clubs littéraires. En 1891, Yeats se joint à Ernest Rhys pour établir un nouvel environnement littéraire : le *Rhymers' Club.* Le poète y fait la connaissance de Lady Wilde et de George Bernard Shaw. Entre les années 1892 et 1894 ce groupe constitue une anthologie de la poésie anglaise où figurent des poèmes d'Arthur Symons, Edwin J. Ellis ou encore T. W. Rolleston. De cette façon, W. B. Yeats entre peu à peu dans la sphère publique et s'engage dans une célébrité certaine. Cette même époque conduit W. B. Yeats vers une profonde imprégnation patriotique grâce aux principaux représentants du fénianisme[8] : Charles S. Parnell et John O'Leary.

L'année 1902 fut celle de la consécration et de l'accomplissement d'un grand travail de reconnaissance culturelle pour Lady Augusta Gregory et W. B. Yeats. Tous deux très investis dans le renouveau littéraire de leur pays, ils ont fondé ensemble le théâtre du peuple, à savoir the Abbey Theatre[9]. Pendant presque toute son existence, Yeats fut un écrivain nationaliste dont les profonds désirs d'identité culturelle n'ont cessé d'encourager son écriture poétique. Son premier recueil *Crossways* publié en 1889 est un premier chant à sa nation. Ce recueil contient d'ailleurs son premier grand poème épique, « The Wanderings of Oisin », marqué d'une importante empreinte celtique. *The Rose*, paru en 1893, incarne deux de ses premières préoccupations mentionnées précédemment, à savoir l'Irlande mais aussi son profond amour florissant pour Maud Gonne. Sous l'effet des nombreuses rencontres et lectures, le poète construit une poésie davantage tournée vers le symbolisme, avec une iconographie dominée par la fleur rosicrucienne. W. B. Yeats est ainsi ce poète dévoué, attaché d'une part à la valeur authentique de son pays mais également viscéralement enivré par Maud Gonne. *The Wind Among the Reeds* est publié en 1899 et rappelle à quel point les légendes et le folklore irlandais sont importants dans la construction d'une unité culturelle symbolique. W. B. Yeats a eu fini d'écrire *In the Seven Woods* en 1904 et l'on remarque déjà, alors que le poète est âgé de trente-neuf ans, l'importante influence mystique marquée de ses lectures occultes. *The Green Helmet and Other Poems* s'offre au public irlandais en 1910, et Yeats affirme de nouveau son *joy* envers Maud Gonne. Ce chant à l'amour devient mélancolique et le poète accepte peu à peu l'impossibilité de leur amour.

[8] Groupe d'activistes irlandais souhaitant l'indépendance de leur pays par la force.
[9] L'établissement sera connu sous ce nom seulement en 1904.

Responsibilities est publié en 1914 et présente un certain retour en arrière, un retour auprès de souvenirs moins amers. Il introduit davantage de notions en référence à la « magie ». L'empreinte nationaliste n'est jamais bien loin dans les recueils de Yeats, marqué par le célèbre poème « September 1913 » en réponse au *Dublin lock-out* pour dénoncer les conditions misérables dans lesquelles vivent les Irlandais. Enfin, W. B. Yeats publie *The Wild Swans at Coole* en 1917 et *Michael Robartes and the Dancer* en 1921, deux recueils en mémoire à l'Irlande, à ses défenseurs, mais aussi à son amour pour sa patrie. Ils paraissent quelques années avant sa consécration littéraire de Nobel de littérature en 1923. C'est pourquoi, alors âgé de cinquante-six ans, Yeats connaît un tournant dans sa vie d'artiste. Bien qu'il ait consacré l'essentiel de son existence à l'écriture poétique, W. B. Yeats a également rencontré un succès semblable dans le milieu théâtral, avec notamment l'écriture d'une quinzaine de pièces dont la plus célèbre est *Cathleen Ni Houlihan* (traduite littéralement par *Mère Irlande*) présentée pour la première fois à l'ouverture du théâtre national irlandais en 1902. Il a aussi écrit *At The Hawk's Well* qui a été joué la même année que l'insurrection de Pâques en 1916, une pièce de théâtre profondément influencée par le drame en prose de Auguste de Villiers de L'Isle-Adam, *Axël*[10].

La vie de W. B. Yeats s'est vue transformée par de nombreuses rencontres, en particulier des femmes. Mère, mentor, maîtresse, épouse, la femme n'a cessé d'être pour Yeats cette lumière d'une pureté divine, la pureté du savoir. Ainsi, le poète fait l'expérience d'une manifestation ressourçante qui alimente sa poésie. D'après ses correspondances, on peut ainsi se souvenir de sa célèbre relation amoureuse avec Maud Gonne, mais aussi d'autres fréquentations cachées avec Olivia Shakespeare, Florence Farr, Dorothy Wellesley Mabel Dickinson et Edith Shackleton Heald. Georgie Hyde-Lee, l'une de ses dernières conquêtes, a fini par devenir sa propre « Yseult »[11]. En ce qui concerne les femmes qui lui ont permis de construire un schéma artistique fécond, Yeats n'a connu que trois grandes inspiratrices au cours de sa vie : Maud Gonne, Lady Gregory et George Hyde-Lee. Mademoiselle Gonne, rencontrée en 1889, est une grande militante britannique en faveur de la cause irlandaise. Cette femme de vingt ans sa cadette a tout simplement été le maître symbole de sa production poétique. Sa représentation presque mythologique dans *Cathleen ni Houlihan*, telle une déesse celtique, elle devient aussi un sujet de préoccupation poétique dans *The Rose* ou encore dans *The Wind Among the Reeds*.

[10] *Axël* a été jouée pour la première fois à Paris en 1890 après la mort de Villiers de l'Isle-Adam. Yeats a assisté à une des représentations en 1894.

[11] Avant de demander la main de G. H.-L., Yeats voulait épouser la fille de Maude Gonne, Yseult Gonne.

À vingt-cinq ans, Yeats cherche à bâtir des édifices esthétiques, pour faire triompher la littérature de son pays. Lady Isabelle Augusta Gregory qui va l'aider à trouver le succès. Elle est une seconde figure féminine cruciale dans l'histoire de W. B. Yeats, symbole de bienveillance et d'attention maternelle. Elle a été son mentor, son partenaire artistique mais avant tout une seconde mère. Ensemble et unis, leur réussite ne pouvait être qu'éclatante. Faire revivre la littérature nationale a été un rêve mutuel, concrétisé par une poésie engagée et des pièces de théâtre nationalistes. Leur contribution artistique a été un réel succès et a touché son paroxysme après l'ouverture du premier théâtre irlandais en 1902, aux côtés de J. M. Synge.

Sa dernière préceptrice a été sa propre femme, Georgie Hyde-Lees dont il a fait son épouse en octobre 1917. Dès leur mariage, la jeune femme de vingt-cinq ans initie très rapidement le poète à l'écriture automatique (durant leur lune de miel). L'œuvre de la sérendipité, cette découverte va bouleverser l'écriture poétique de Yeats telle une innovation prometteuse transcendée par leur union. À cinquante-et-un ans, cette pratique devient alors la nouvelle source d'écriture de Yeats en quête d'un renouveau poétique. George devient son intermédiaire avec l'autre monde, surtout avec la mort. Cet immense apport artistique à l'imaginaire du poète n'est pas unique, puisque l'existence du poète se voit bouleverser également par la naissance de deux héritiers : Anne, née en 1919, et Michael né en 1921. Chez les Yeats, le foyer familial n'était ni parfait ni conventionnel, d'après l'interview de sa fille en 1997[12].

On remarque souvent une nette évolution dans toute l'œuvre de W. B. Yeats, depuis ses premiers vers de jeune homme au centre de tensions politiques, ses poèmes d'adulte tourmenté et ses derniers poèmes en réflexion sur sa condition humaine. Habité par le travail d'écriture automatique et possédé par un nouveau degré de symbolisme, les premières secousses de tumulte et de nostalgie se produisent avec la publication de *Michael Robartes and The Dancer* en 1921. L'Irlande sous tension inspire la poésie de Yeats. Il écrit de grands poèmes comme le célèbre « Easter 1916 », « The Second Coming » ou encore « A Meditation in Time of War », des mémoires qui sentent la poudre. À cette période de son existence, il semblerait que le poète a temporairement fermé la porte de la dramaturgie et fait davantage de place à la prose. Yeats vieillit, ce qui l'amène à faire un bilan sur son existence. En 1922 il publie *The Trembling of the Veil,* une œuvre autobiographique qui retrace sa jeunesse agitée. Cette période était aussi consacrée au foisonnement de sa pensée, à ses conférences en Amérique et à ses prises de décisions en tant que sénateur. Une vie d'homme affirmé, mais une vie affaiblie par le temps. Se succéderont en 1925 et 1926 les publications de *A Vision* et *Autobiographies*, l'une étant

[12] Graham Clifford, « The Family Man », *The Independent*, mai 2015.

fondamentale à la compréhension de la pensée métaphysique du poète, l'autre est un approfondissement de sa première autobiographie et aide à comprendre ses choix de vie. Témoigner des moments marquants d'une existence, l'autobiographie de Yeats permet également de redécouvrir toute sa puissance de lauréat de prix Nobel de littérature en 1923. « L'empreinte d'un héritage celtique qui révèle une conscience aiguë des injustices de l'histoire »[13]. Le 15 novembre 1923, Yeats était entré dans une nouvelle ère artistique. Le prix Nobel de littérature lui a été attribué en connaissance de son passé et de celui de son pays, en connaissance de son devoir de mémoire et de la reconstruction culturelle qu'il a entrepris dans le Renouveau celtique : « Une poésie toujours inspirée, dont la forme hautement artistique exprime l'esprit d'une nation entière »[14]. Après cet honneur international, W. B. Yeats élu au sénat de l'État libre d'Irlande en 1922, mélange poétique et politique, il crée une géopolitique en légitime « stratège des mutations »[15].

Sur la scène publique comme dans sa vie privée, le poète est continuellement préoccupé par son devoir de patriote. Il publie six recueils sur un ton beaucoup plus mystique que les précédents, dont les plus novateurs sont *The Tower* (1928) et *The Winding Stair and Other Poems* (1933). Outre que sa poésie se renouvelle, sa production théâtrale se transforme. Il écrit de nouvelles pièces entre 1931 à 1939, chacune s'immisçant dans la quête culturelle irlandaise en s'appuyant sur des symboles mythologiques et historiques, comme *The Resurrection* (1931) ou *The Purgatory* (1939). Jusqu'à sa mort en 1939, Yeats tente de renouveler son identité en tant que poète et rédige ainsi une dizaine de travaux illuminants : essais, nouvelles, anthologie. Une abondance artistique qui traduit une prise de conscience rattrapée par le temps. Sans doute W. B. Yeats répétait-il les mots d'Horace : « pendant que nous parlons, le temps jaloux a fui »[16]. C'est probablement à ce moment que, méditant sur les années qu'il lui reste à vivre et à écrire, il prend conscience que son destin est différent de Shelley ou Keats dont les vies bien trop courtes témoignent d'œuvres immensément grandes. Le nouveau volet poétique yeatsien commence dès lors que le poète a conscience de son humanité, de son essence, dès lors qu'il se trouve à l'apogée de sa carrière d'artiste, mais également d'être humain. Entre romantisme, décadentisme, symbolisme et modernisme, la poésie de Yeats évolue dans un nouveau

[13] Seamus Heaney, *Discours du Nobel*, traduit en français par Thierry Gillyboeuf, La Part commune, 2003, p. 13.
[14] Marble, Annie Russell, *The Nobel Prize Winners in Literature: 1901-1931*, Appleton, 1932. p. 253.
[15] Ossip Mandelstam, *Entretiens sur Dante*, L'âge d'homme, 2011, citation recueillie dans l'ouvrage de Kenneth White, *Une stratégie paradoxale: essais de résistance culturelle*, Presses universitaires de Bordeaux, 1998, p. 9.
[16] Horace, *Odes*, I.xi.7.

monde artistique. Alors âgé de presque soixante ans, son travail rencontre des modifications frappantes et progressives – sa poésie est de plus en plus « oraculaire, profondément philosophique et divinement belle, comme aucune autre »[17].

Nouvelle profondeur psychologique, loin des rêveries et langueurs de sa jeunesse, l'acmé poétique de Yeats se trouve là, entre ses plus grands chefs-d'œuvre à un moment quasi fatal de son existence. Thoor Ballylee, Galway, Dublin, Londres, les États-Unis... Yeats poursuit ses voyages et ses conférences. Son remède se trouve justement au cœur de sa poésie et de son enseignement à travers le monde. L'œil de sa *sophia* entraîne une nostalgie que le poète n'avait jamais éprouvée auparavant. Alors que la poésie et l'imagination de Yeats s'électrisaient et se prenaient de passions fantastiques, son corps ne parvenait plus vraiment à suivre la cadence folle. En octobre 1927, le poète développe une pneumonie sévère et se résigne à faire ce qu'il n'avait jamais assez fait : découvrir l'Europe. La famille met le cap sur l'Espagne, puis Cannes et en 1928, ils s'installent à Rapallo – destination prisée des intellectuels qu'il idolâtre comme Friedrich Nietzsche et Ezra Pound. Quelques déchirements s'ensuivent, notamment son refus de renouveler son mandat de sénateur en septembre 1928 pour s'éloigner de la sphère politique. Une décision sage et réfléchie car la vie politique de son pays lui prenait temps et énergie. En 1929, il reçoit un choc en, apprenant le déclin physique de Lady Augusta Gregory. Fort heureusement, la publication et le succès de *The Tower* lui apportent un réconfort. Il écrit d'ailleurs dans une de ses lettres :

> *La Tour* est un grand succès […] quand je retournerai à Rapallo j'espère écrire des poèmes de nouveau, mais plus jamais avec cette passion amère. […] Mais cette amertume présente dans ce recueil lui attribue toute sa puissance et c'est, je pense, le meilleur livre que j'ai écrit[18].

C'est donc ce qu'il fit. Malgré la maladie, Yeats retourne à Rapallo et tente de vivre en ignorant ses souffrances. Il oscille ainsi entre les villes saintes d'Italie, Oxford, Dublin et son précieux jardin secret de Coole Park. C'est pourquoi son prochain recueil *The Winding Stair and Other Poems* fait de nombreuses allusions à plusieurs endroits, plusieurs paysages familiers ou inconnus, anciens ou nouveaux. Omre au bonheur de se redécouvrir au travers de ses poèmes, le déclin refait surface. Yeats a de nouveau des problèmes respiratoires et il lui semble, non sans superstition peut-être, que de rapprocher son corps des terres saintes de ses ancêtres soit le meilleur remède. La famille se déplace

[17] David Andrew Ross, *Critical Companion to W. B. Yeats*, Facts of File, 1943, p. 20.
[18] Allan Wade, *The Letters of W. B. Yeats*, Londres, Rupert Hart-Davis, 1954, p. 742.

alors de nouveau à Rapallo en 1930 où Yeats croit avoir trouvé *sa fontaine de Jouvence*.

La mémoire des travaux et de la vie de W. B. Yeats est conservée dans son autobiographie, mais également dans ses nombreuses lettres, dont une où il évoque sa condition physique : « J'ai vécu une sorte d'évanouissement et une hausse signifiante de la température, comme pour saluer le soleil couchant »[19]. Malheureusement, ce n'était pas qu'une simple salutation au soleil, car Yeats avait contracté la fièvre de Malte, également connue sous le nom de Brucellose. Au cours de la même année, il revient auprès des siens et plus précisément auprès de Lady Gregory qu'il voit doucement s'éteindre. Par amitié, le poète reste en Irlande jusqu'à son dernier souffle le 22 mai 1932. Le décès de sa « seconde mère » n'a présagé que malheur et désespoir chez Yeats, conscient d'avoir perdu une partie de lui. Ses émotions et ses sens piqués à vif l'ont incité à composer de nouveau, des vers d'une sincérité parfaite. En dépit de son vieil âge, de la maladie et du deuil, Yeats se décide à repartir une dernière fois en conférence aux États-Unis en 1932 pour recueillir des fonds destinés à son académie des lettres[20], qu'il avait créée la même année.

En septembre 1933, la maison d'édition Macmillan publie le second chef-d'œuvre de Yeats, *The Winding Stair and Other Poems* et fait de nouveau entrer le poète dans l'histoire de la littérature anglophone. À Riversdale en Irlande, Yeats fête ses soixante-dix ans, mais souffre de nouveau d'une épuisante congestion pulmonaire. Il reste alité pendant plusieurs mois dans la campagne *dublinoise*. En 1936 Yeats réalise un de ses derniers pèlerinages littéraires malgré sa mauvaise santé et s'offre une parenthèse intellectuelle à Majorque pour collaborer avec le professeur hindou Shree Purohit Swami afin de traduire son œuvre céleste sur les dix principaux Upanishads. Cette œuvre était aux yeux de Yeats une forme de recueillement, un nouvel achèvement d'ordre mystique. À travers la sagesse et le mysticisme hindoue, il retrouve symboliquement une manière de penser qu'il n'a cessé d'entretenir depuis son entrée à l'Ordre de l'Aube dorée et pendant tout le reste de sa vie. La traduction du sanskrit vers l'anglais de l'œuvre *The Ten Principal Upanishads*[21] est pour Yeats une façon d'associer son nom à une des œuvres fondatrices de l'hindouisme. C'est d'ailleurs à travers cette œuvre que notre poète découvre les trois états de l'âme qui pour lui « sont à l'origine de toute pensée et de toute

[19] *Ibid*. p. 771.
[20] W. B. Yeats et George Bernard Shaw ont créé en 1932 une académie pour récompenser publiquement des travaux littéraires mais aussi pour supprimer la censure littéraire.
[21] Shri Purohit Swami, *Ten Principal Upanishads*, Londres, Faber, 1975.

réalisation matérielle »[22], principaux fondements établis dans son essai *A Vision*.

Peu de temps avant de finir ses jours dans le sud de la France, Yeats s'entretient avec les journalistes de la BBC sur le sujet de la poésie moderne, la postérité de son travail, mais également ses talentueux prédécesseurs qui ont construit une poésie mémorable. Dans de nouvelles correspondances avec sa dernière maîtresse, la journaliste Edith Shackleton Heald, Yeats admet avoir eu une ultime révélation : « Mes derniers travaux font preuve d'étrangeté suprême et d'une plus grande intensité à côté de tout ce que j'ai pu écrire »[23]. Vers le 24 janvier 1939, dans un ultime effort, le poète arrange les modifications finales à son dernier grand poème « Under Ben Bulben »[24] et de sa dernière pièce de théâtre *The Death of Cuchulain*. Le poème est une ode mystique à Sligo, son pays natal. La pièce illustre l'histoire irlandaise et son célèbre Cuchulain, le grand guerrier de la mythologie celtique. Le monologue du vieil homme, en ouverture, fait référence au poète tel qu'il est lors de la publication de l'œuvre : vieux, tari, voyant venir la mort. Entre la maladie et le deuil, W. B. Yeats se recréait en réinventant sa poésie.

Marie Lopez (Aix-Marseille Université)

[22] Michel Dufour, « L'écriture de la montagne chez William Butler Yeats : symbolisme et minimalisme », *Babel*, 2009, p.40-57.
[23] Allan Wade, *The Letters of W. B. Yeats*, Londres, Rupert Hart-Davis, 1954, p. 907.
[24] Issu de son recueil *Last Poems*, Dublin, Cuala Press, 1939.